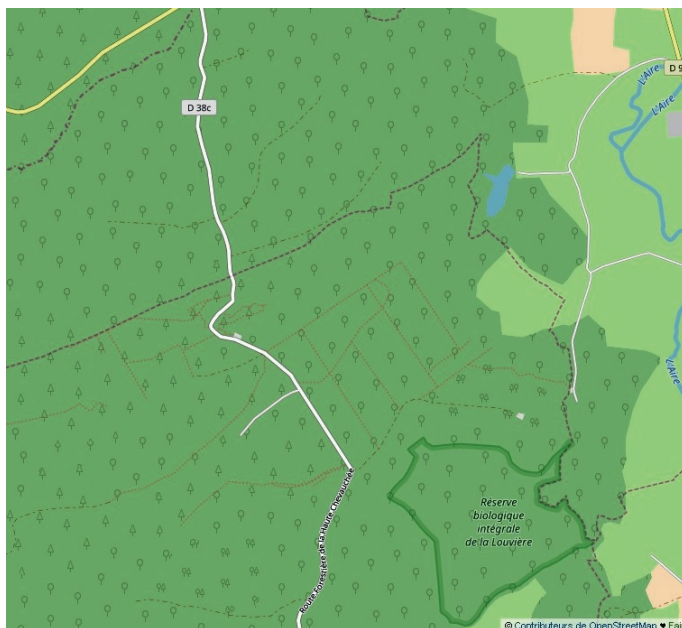


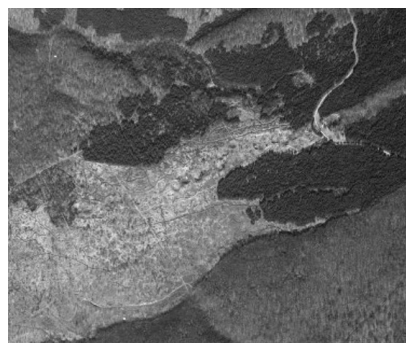
Quarante kilomètres à l'est, son voisin Frédéric SARON, agriculteur de 22 ans, disparaît le lendemain à la Fille Morte, commune de Lachalade lors de combats sporadiques, dans une zone qui si elle était le témoin de rudes combats en juillet était devenue depuis cette date beaucoup plus calme.



Préparée le 26 septembre comme en témoigne le JMO du 82^e RI : *L'activité de l'artillerie allemande est inquiétante. Les tirs sont des tirs de réglage à n'en pas douter. L'ordre d'attaquer est alors donné à 6 compagnies. Les échelles sont déposées en première ligne pour le franchissement de la tranchée. Des passages sont établis dans les fils de fer. Deux hommes sont tués ce jour. Le lendemain : 8 heures. – L'ennemi entame un bombardement de la Fille Morte, du plateau des Courtes Chausses et du vallon du Triage. Obus de tous calibres du 77 au 210, un certain nombre lacrymogènes. 9 h 30. – Des mines allemandes commencent à exploser sur tout le front de la Fille Morte, en commençant par la droite. A midi, les Allemands attaquent et envahissent la première ligne française. La contre-attaque française débute à 12 h 25 et à 14 h, le 2^e bataillon arrive à travers les boyaux étroits au vallon des Courtes Chausses. Elle se poursuit pendant toute la nuit ainsi que les deux jours suivants. On ne commence à réparer les dégâts faits aux tranchées que dans la soirée du 9 septembre. 88 français sont tués, 208 blessés et 247 sont portés disparus.*



Paysage de la Fille Morte (Forêt d'Argonne)



Stigmates laissés par la guerre visibles après déboisement sur une photographie aérienne de 1965

Une fin d'année bien morne.

Malgré la mise en service d'un nouvel uniforme et le déploiement du casque Adrian (les blessures à la tête atteignant 60% des blessures totales et étant souvent mortelles), le soldat français se trouve fort démuni à l'entrée de l'hiver 1915. En plus des assauts meurtriers, il redoute particulièrement l'effet des lanceurs de mines dont seuls les Allemands sont pour l'heure équipés. Particulièrement redoutables, ils peuvent creuser des trous de 8 à 10 mètres et chaque corps d'armée en possède une section, les Allemands ayant multiplié par 6 leur capacité de production. Ils emploient de plus des calibres d'artillerie de plus en plus gros, avec des obus capables de creuser des cratères profonds de plusieurs dizaines de mètres engloutissant des sections entières. La France, qui avait opté en grande majorité pour le canon de 75, se trouve aussi dépassée sur ce terrain non pas en raison de la qualité intrinsèque de ce dernier (plus maniable, plus précis et de plus longue portée que le 77 allemand), mais en raison du nombre d'exemplaires fabriqués, les Allemands en possédant plus du double. L'insuffisance de production s'est aussi faite sentir des les grandes offensives, la bataille de la Marne ayant épuisé les réserves. En ajoutant à cela une rigidité de planification, une faible mobilité, un mauvais positionnement des réserves et l'absence de communication rapide entre l'arrière et le front, la situation du soldat français est éprouvante. Le haut commandement fait lui aussi preuve de faiblesse. Le choix d'un certain nombre d'officier s'est fait après l'affaire Dreyfus plus sur des critères politiques que militaires, écartant des chefs efficaces comme Foch, Castelnau, Langle de Cary ou Pétain. De plus le prestige de Joffre, vainqueur de la bataille de la Marne, ne pâtit que peu de ses défaites successives. Même si ses détracteurs lui reprochent sa tactique dépassée

entraînant la mort de plus de 11 000 soldats français et 7 500 Allemands. L'emploi pour la première fois de lance-flammes par les Allemands le 9 septembre ne leur permettra d'obtenir un avantage décisif et le reste de la guerre se passera alors en des harcèlements sporadiques.



C'est au décours de ces combats que Jean François POUYET né en 1881 à la Foresterie, d'abord scieur de long puis agent voyer habitant à Randan à partir de 1906, marié à Jeanne Gabrielle VERNIERE le 2 décembre 1913, promu caporal 2 jours plus tôt, est blessé à la cuisse droite par un éclat d'obus le 17 octobre 1915 lors de la relève du 30^e bataillon. *La relève ne s'effectue pas sans incidents. L'ennemi inquiet d'un mouvement inaccoutumé redoute une attaque. L'artillerie ennemie se manifeste. Il en résulte quelques pertes* (JMO du 12^e bataillon de Chasseurs).

Etat des grades et chasseurs tués, blessés, disparus ou faits prisonniers aux avant-postes du Lingé (Alsace) du 15 au 21 octobre 1915.

N ^o	Noms	Prénoms	Grades	Tués	Blessés	Disparus	Faits prisonniers	Observations
05751	Lefebvre	Robert	2 ^e cl.	1	1			le 17. 10.
M.	Bondurand	Robert	S. L.		1			"
3238	Grozjet	Alfred	Caporal		1			"
04031	Grozjet	Jean François	Caporal		1			"
6701	Godart	Camille	2 ^e cl.		1			"

Il a dû être amputé à la cuisse droite et décède le 19 octobre dans l'un des huit hôpitaux complémentaires de Gérardmer. Cité à l'ordre de l'armée n°87 du 6 novembre comme *gradé énergique qui a fait vaillamment son devoir au combat du 17 août*, il est décoré de la croix de Guerre avec palme et de la médaille militaire.

C'est lors d'une de ces offensives localisées mais féroces qui surviennent sur tout le front fin 1915 que Félix Jean Marie PONCHON, agriculteur né en 1893 au bourg, est blessé à une date inconnue et décède de ses blessures le 20 octobre à l'hôpital temporaire 10 bis d'Amiens. La nature de ses blessures ne nous est pas connue, mais il a certainement été victime des combats violents engagés à partir du 16 octobre par le 413^e RI autour de Servins (Pas de Calais), entre Arras et Béthune. De même, un certain mystère entoure les circonstances du décès de Simon Blaise FARGETTE le 3 novembre 1915 à l'ambulance de Ploisy (à côté de Soissons) des suites d'un septicémie consécutive à des blessures de guerre. La date et le type de ses blessures ne sont pas mentionnés et le JMO de son unité (le 305^e RI) ne fait pas état de blessé après le 12 octobre. Originaire de Saint-Genès la Tourette, il s'était marié à Echandelys en 1913 avec Jeanne Marie POUYET de la Foresterie, endroit où il vient habiter à partir de cette date. Il était le père d'une petite fille de moins de deux ans. Le dernier exemple, funeste pour un soldat d'Echandelys, s'est déroulé à l'ouest de Neuville-Saint-Vaast, où Marius RAFFIER et Antoine Jean Baptiste CHALIMBAUD avaient déjà trouvé la mort respectivement les 16 juin et 26 septembre 1915 et Jean Fernand CHEVARIN le 27 décembre 1914. Bien que plus calme de puis la mi-octobre 1915, le secteur fait preuve d'une « certaine nervosité » coûtant la vie à au moins 4 soldats du 50^e RI et en blessant 42 autres. Jean Marie Antoine LONGECHAL, né à Lospeux en 1879, garçon limonadier puis ouvrier à l'usine Michelin, habitant Clermont depuis 1909, est tué à l'ennemi le 9 novembre à 8 heures. Promu caporal le 6 octobre précédent, il s'était marié le 16 septembre 1912 avec Marie Lucile HONEBICHE à Fournols.

Si l'Entente a souffert en cette année 1915 aussi bien sur le front de l'Ouest comme nous l'avons vu, que sur le front de l'Est où la Russie a déjà comptabilisé plus de 4,5 millions de morts et disparus, voire lors de la désastreuse opération des Dardanelles (qui a valu à Churchill jeune ministre de la Marine de sa Gracieuse Majesté une très longue traversé du désert), les Puissances centrales ont par contre fini l'année sous de meilleurs auspices. Si le front Ouest est solidement bloqué, les Allemands ont accumulé les victoires à l'Est. Le soldat allemand a le moral, combattant au-delà de son territoire naturel, il est secondé par une artillerie de tranchée efficace, et par du matériel plus fiable, plus performant et surtout beaucoup plus nombreux. L'effondrement de la Serbie et l'aide apportée par l'empire austro-hongrois, même si elle est un peu « tiède », suffisent à compenser l'entrée en guerre de l'Italie en tant qu'ennemie. De nombreuses collectes sont organisées pendant l'année, auxquelles les habitants d'Echandelys, durement éprouvés, répondent avec